



# Le langage est un problème philosophique

- La philosophie n'étant rien d'autre que la pensée de la pensée...
- ...si le langage est le véhicule de la pensée, il est nécessairement l'objet d'une réflexion philosophique.



# L'opinion de Descartes

- Les animaux n'ayant pas de pensée, ils ne peuvent maîtriser le langage qui est une propriété de l'homme.
  - Bien qu' ils émettent des bruits qui sont le reflet de leurs passions (douleur, colère, sensualité...), ils sont incapables de formuler un discours rapporté « à propos » et encore moins de comprendre des symboles.
  - La parole des perroquets n'est pas signifiante. C'est du psittacisme\*.
  - En revanche, les sourds-muets, même s'ils sont dépourvus de la parole, possèdent le langage.
- Le langage est indissociable de la présence d'une âme qui a des pensées.

# Texte : Descartes

## Les bêtes n'ont pas de pensées

« (...) il ne s'est toutefois jamais trouvé aucune bête si parfaite, qu'elle ait usé de quelque signe, pour faire entendre à d'autres animaux quelque chose qui n'eût point de rapport à ses passions ; et il n'y a point d'homme si imparfait, qu'il n'en use; en sorte que ceux qui sont sourds et muets, inventent des signes particuliers, par lesquels ils expriment leurs pensées. Ce qui me semble un très fort argument, pour prouver que ce qui fait que les bêtes ne parlent point comme nous, est qu'elles n'ont aucune pensée, et non point que les organes leur manquent. Et on ne peut dire qu'elles parlent entre elles, mais que nous ne les entendons pas ; car, comme les chiens et quelques autres animaux nous expriment leurs passions, ils nous exprimeraient aussi bien leurs pensées, s'ils en avaient. »

*Lettre au Marquis de Newcastle, 23 novembre 1646.*



## Texte : Dennett Le concept de chat

Un chien possède-t-il un concept de chat ? Oui et non. S'il importe peu que le « concept » de chat propre au chien soit proche du vôtre en extension (le chien et vous classez les mêmes entités en chats et non-chats), il existe cependant une différence essentielle entre vos deux concepts : le chien ne peut pas considérer son concept. Il ne peut pas se demander s'il sait ce que sont les chats ; il ne peut pas se demander si les chats sont des animaux ; il ne peut pas essayer de distinguer l'essence du chat de ses simples accidents. On ne peut pas dire que les concepts appartiennent au monde du chien à la façon des chats. En revanche, les concepts appartiennent bien à notre monde, parce que nous disposons du langage. Un ours polaire possède vis-à-vis de la neige des compétences que ne possède pas un lion, on pourrait donc dire que l'ours polaire possède un concept dont le lion manque — un concept de neige. Mais aucun mammifère dépourvu de langage ne peut avoir un concept de neige comme nous en avons un, parce qu'un mammifère dépourvu de langage n'a aucun moyen de considérer la neige « en général » ou « en elle-même ». (...) ...l'ours polaire ne peut pas manipuler ce concept.

DENNETT, Daniel, *La diversité des esprits*, Paris : Hachette, 1998, pp. 205 – 206.



# Qu'est-ce que le langage ?

- Selon la définition qu'on lui donne, on attribuera la faculté du langage aux animaux ou non.
- Dans une optique spiritualiste, on pourrait définir le langage comme « le véhicule de la pensée humaine au moyen de la parole ».
- Quelle autre définition pourrait-on concevoir pour le langage ?



# Un système de signes pour communiquer

- Si nous admettons, comme beaucoup d'éthologistes\*, que le langage est *un système de signes émis dans l'intention de communiquer*, nous devons admettre que les animaux utilisent avec succès des langages.
- Dans une perspective *matérialiste*, il est assez naturel que les animaux pourvus d'un système nerveux central l'utilisent aussi pour communiquer.
- Il est indéniable que *l'utilisation de ses cordes vocales* a donné à l'être humain une capacité de communiquer incomparablement efficace. Mais les paroles ne sont qu'une petite partie de tous les signes possibles et l'homme lui-même fait usage de bien d'autres signes pour émettre des messages : cris, gestes, mimiques, dessins, etc.



# Les trois dimensions du langage

- Le langage peut être étudié selon trois perspectives :
  - sémantique<sup>\*</sup>, étude du sens des signes,
  - syntaxique<sup>\*</sup>, étude de l'organisation des signes,
  - pragmatique<sup>\*</sup>, étude des relations des énoncés avec l'environnement.





# La sémantique

---

**Sémantique** (du grec *semantikos*, «qui signifie, qui indique»), étude du sens, envisagé comme la relation de signification qui unit les mots aux choses ou comme la relation existant entre les signes et leurs utilisateurs. (Encarta)



# Le concept de « signe »

- Un signe est un objet porteur de signification, plus précisément, selon de Saussure, « le total résultant de l'association d'un *signifiant* à un *signifié* ».
- Il s'ensuit qu'un signe peut être n'importe quoi et que n'importe quoi peut être un signe dès le moment où quelqu'un possède un code qui lui permet d'interpréter le signe.
- On peut distinguer deux types de signes selon qu'ils sont intentionnels ou non. Seuls les signes utilisés intentionnellement suivant des règles systématiques forment un langage.
- Les signes non-intentionnels sont des *symptômes*, des indices, des traces. Par exemple...



# Texte : André Martinet

## Une conception naïve du langage

« Selon une conception fort naïve, mais assez répandue, une langue serait un répertoire de mots, c'est-à-dire de productions vocales (ou graphiques), chacun correspondant à une chose ; à un certain animal, le cheval, le répertoire particulier connu sous le nom de la langue française ferait correspondre une production vocale déterminée que l'orthographe représente sous la forme *cheval*; les différences entre les langues se ramèneraient à des différences de désignations : pour le cheval, l'anglais dirait *Horse* et l'allemand *Pferd*; apprendre une seconde langue consisterait simplement à retenir une nouvelle nomenclature en tous points parallèle à l'ancienne. Les rares cas où il faut bien constater des entorses à ce parallélisme constitueraient des « idiotismes » (...) Cette notion de langue-répertoire se fonde sur l'idée simpliste que le monde tout entier s'ordonne, antérieurement à la vision qu'en ont les hommes, en catégories d'objets parfaitement distinctes, chacun recevant nécessairement une désignation dans chaque langue. »

*Éléments de linguistique générale*, A. Colin, 1960, pp. 14-15.



# Les langues naturelles

- Les mots sont les plus petites unités significantes d'une langue.
- Lorsque je prononce un mot, je propose un signifiant à un interlocuteur qui lui associera un signifié (le *concept* indiqué par le mot). Si ce dernier n'interprète pas le mot selon l'intention du locuteur, il y a ambiguïté.
- Pour quelques mots particuliers, cependant, leur sens est uniquement leur fonction. À ces « joncteurs » ou « opérateurs logiques » ne correspond aucun signifié.



# Texte : La sémantique

Les logiciens divisent généralement les mots ou les symboles linguistiques en opérateurs logiques, ou fonctions (« si », « et », « ou », « ne... pas », « tout », « quelques ») et en *termes*, ou *prédicats*, aussi variés que les sujets de discussion possibles (« rouge », « grand », « grand-père », « oxygène », « poète de second ordre »,...). Tout terme signifiant ou prédicat d'un langage donné a une *extension* — la chose ou l'ensemble de choses auxquels le terme se réfère — et une *intension* — la façon particulière dont cette chose ou cet ensemble de choses sont désignés ou déterminés. « Le père de Chelsea Clinton », et « président des États-Unis en 1995 » désignent la même chose - Bill Clinton - et ont donc la même extension, mais ils visent cette entité commune de façon différente : leurs intensions sont donc différentes. Le terme « triangle équilatéral » désigne exactement le même ensemble de choses que le terme « triangle équiangle », ces deux termes ont donc la même extension, mais ils ne signifient évidemment pas la même chose : l'un des termes porte sur le fait que les côtés d'un triangle sont égaux, et l'autre sur le fait que ce sont les angles qui sont égaux.

Dennet, D., *La diversité des esprits*, Paris : Hachette, 1998, pages 60 et 61.



# L'ambiguïté des langues naturelles

- Dans une langue naturelle, un même mot peut être porteur de différentes significations (polysémie) et inversement, un concept peut être désigné par plusieurs mots (synonymie).
- Les langues naturelles sont très ambiguës. Les langues artificielles ont précisément pour but d'éliminer toute possibilité d'imprécision dans le langage.



# Les mots nous trompent-ils ?

- Les mots nous imposent un découpage du monde que nous n'avons pas choisi. Le mot « neige », par ex., ne correspond à aucun mot de la langue des Inuits (inuk-tituk) qui dispose de plusieurs termes plus précis.
- Les mots ne dénotent pas seulement les choses, ils connotent également la réalité. Mais les connotations sont éminemment variables. (Cfr. Les textes de Hobbes et Schopenhauer.)
- Des mots peuvent être créés arbitrairement pour désigner n'importe quel imaginaire, des visions, des fantasmes. Par exemple, les mots « hydre » ou « sirène ». Il est tentant de croire que, si le mot existe, il doit « exister » une réalité qui lui corresponde. C'est le paralogisme<sup>\*</sup> sur lequel est fondée la théorie de l'idéalisme (réalisme des idées).
- Rien n'empêche cependant de forger un mot pour désigner des absurdités logiques. Je peux créer le mot « carcer » pour désigner le cercle carré. Qui m'empêchera alors de formuler l'énoncé : « Les carcercs sont invisibles. » ?



## Texte : Thomas Hobbes Les mots sont teintés par les passions de celui qui parle.

« Les *dénominations* (names) des choses qui nous affectent, c'est-à-dire qui nous plaisent et nous déplaisent sont, dans les entretiens ordinaires des hommes, d'une signification flottante, parce que la même chose n'affecte pas de même tous les hommes, ni le même homme en des moments différents. Etant donné en effet que toutes les dénominations sont attribuées pour signifier nos conceptions, et que toutes nos affections ne sont que des conceptions, nous ne pouvons guère éviter, quand nous concevons différemment les mêmes choses, de les nommer différemment. Car quoique la nature de ce que nous concevons soit la même, cependant les diverses façons dont nous la recevons en fonction de nos constitutions corporelles différentes, et des différentes façons dont notre opinion est prévenue, donnent à toute chose une teinture de nos différentes passions. C'est pourquoi en raisonnant on doit prendre garde aux mots qui, outre la signification de ce que nous imaginons de leur nature, en ont une aussi qui vient de la nature, des dispositions et des intérêts de celui qui parle. Telles sont les dénominations des vertus et des vices ; car l'un appelle sagesse ce qu'un autre appelle crainte; l'un nomme cruauté ce que l'autre nomme justice, etc. »

*Léviathan* IV, trad. François Tricaud, Sirey, 1971 pp 35-36.





## Il n'a jamais été « marchand »!

■ Hobbes nous montre que notre langage est toujours subjectif puisque **nous choisissons** des désignations dont les connotations reflètent nos affections et nos passions.

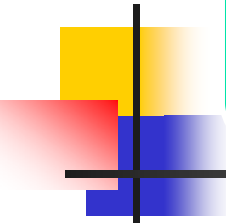
■ Inversement, l'emploi de certains termes dont la connotation est marquée pour un interlocuteur pourra l'affecter profondément et déchaîner ses passions.

■ [Cliquez ici pour voir](#) un court extrait du film « Molière » réalisé par Laurent Tirard et interprété par Fabrice Lucchini et par Édouard Baer (2007).

■ MONSIEUR JOURDAIN.— Il y a de sottés gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

■ COVIELLE.— Lui marchand! C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux; et comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent.

■ Molière, *Le Bourgeois gentilhomme*, Acte 4, Scène 3.



## Texte : Schopenhauer Nous choisissons les désignations favorables à notre thèse !

« Le nom de « protestants » a été choisi par eux, de même que celui d'Évangéliques, mais le nom d'« hérétiques » par les catholiques. Le même principe vaut pour le nom des choses, lors même qu'il s'applique plus littéralement à elles : ainsi, quand l'adversaire a proposé une modification quelconque, qu'on la qualifie d'« innovation » : car ce mot provoque l'hostilité. L'inverse est recommandé, quand on est soi-même l'auteur des projets. — Dans le premier de ces cas, qu'on nomme, en guise de repoussoir, l'« ordre établi », dans le second « la chienlit ». — Ce qu'un esprit tout à fait serein et impartial appellerait, par exemple, un « culte » ou « une théologie officiellement reconnue », l'un, voulant les défendre, les qualifiera de « piété », voire de « ferveur », et leur adversaire de « bigoterie » ou de « superstition ». Au fond, il s'agit là d'une subtile pétition de principes : ce que l'on veut prouver, on le met d'avance dans le mot, dans la dénomination, dont on le tire ensuite au moyen d'un jugement purement analytique. Ce que l'un appelle « s'assurer de sa personne », « mettre en lieu sûr », son adversaire l'appelle « l'enfermer ». — Souvent, un orateur trahit à l'avance son intention par les noms qu'il donne aux choses. L'un dit « le clergé » et l'autre « les calotins ». De tous les stratagèmes, c'est celui-ci qui est le plus couramment employé, et d'instinct. « Zèle pieux » = « fanatisme ». — « Faute » ou « escapade » « adultère ». « Équivoques » = « cochonneries ». « Mal en point » = « par corruption et népotisme ». « Reconnaissance sincère » = « bon pot de vin ». »

*L'art d'avoir toujours raison, 1864.*



# Texte : Roger Caillois

## La magie des mots

- “Celui qui emploie un mot pense rarement à en préciser le sens. A mesure qu'il parle ou qu'il écrit, il lui donne une signification, puis une autre et ne réfléchit pas qu'elles sont incompatibles. Plus le mot est vague, plus il lui est facile de l'accommoder à son discours. Et s'il en ignore tout à fait la portée, rien ne le retient d'en user entièrement à sa guise, sans limite d'aucune sorte. Son caprice ne rencontre plus la moindre résistance. Aussi en voit-on plus d'un se plaisant à joindre en mille phrases sonores des mots qui leur paraissent pleins d'un magique pouvoir et dont ils seraient vivement embarrassés de définir le contenu. Ils semblent enfileur des perles de couleur. Quel frein les arrêtera ?(...)
- Je ne m'explique pas autrement ce goût si répandu de certaines têtes pour les vocables dont elles n'entendent pas vraiment la signification : c'est qu'elles se trouvent alors moins gênées encore que de coutume dans le maniement des signes. Si l'on dit *table*, *douleur*, *malice*, chacun sait suffisamment ce que ces mots veulent dire, car il a toute vive l'expérience de la chose et on ne le trompera pas facilement : on ne peut rien avancer qu'elle ne commande étroitement. Mais, si l'on dit *dialectique* par exemple, ou *transcendance*, on a déjà les coudées franches et chacun volontiers commence à se faire prendre à soi-même des vessies pour des lanternes. Si vous dites maintenant *justice* ou *liberté* sans préciser ce que vous entendez par là, tout vous est permis, et d'abord d'appeler ainsi l'iniquité et la tyrannie. Car tout est affaire de définition. Qui ne se souvient d'avoir entendu dire à un conquérant *protéger* pour *asservir*? La ruse était grosse et ne persuada presque personne. Mais ce ne sont pas les ruses que je redoute ; ce sont les diverses formes de l'inconscience et une téméraire naïveté.”
- ROGER CAILLOIS, *Babel, orgueil, confusion et ruine de la littérature*, Librairie Gallimard, 1948, pp.183-185.



# La philosophie analytique

**Analytique et linguistique, philosophie**, mouvement philosophique du XXe siècle dominant en Grande-Bretagne et aux États-Unis depuis la Seconde Guerre mondiale, qui vise à analyser le langage et les concepts qu'il exprime. Le mouvement reçut quantité d'appellations diverses, parmi lesquelles « analyse linguistique », « empirisme logique », « positivisme logique », « analyse de Cambridge » et « philosophie d'Oxford », ces deux dernières étant tirées des universités anglaises où l'influence de cette méthode philosophique était particulièrement prépondérante.

Les philosophes analytiques et linguistiques étaient unanimes pour définir l'activité propre à la philosophie comme la clarification du langage, ou encore celle des concepts. Ils se fixèrent le but de trancher les débats et de résoudre les problèmes qui surgissent en philosophie de la confusion linguistique.

(Article de L'Encyclopédie Encarta)



# Texte : Wittgenstein

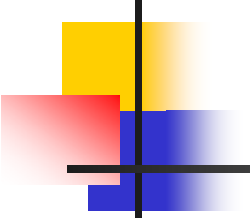
## Le but de la philosophie

- Le but de la philosophie est la clarification logique de la pensée. La philosophie n'est pas une doctrine mais une activité. Une œuvre philosophique consiste essentiellement en élucidations. Le résultat de la philosophie n'est pas un nombre de «propositions philosophiques», mais le fait que des propositions s'éclaircissent.
- La philosophie a pour but de rendre claires et de délimiter rigoureusement les pensées qui autrement, pour ainsi dire, sont troubles et floues. [...]
- **WITTGENSTEIN, Tractatus logico-philosophicus, trad. P. Klossowski, NRF, Gallimard, 1961.**



# Du mot à l'énoncé

- Un locuteur produit des énoncés en groupant des mots. Il est intéressant de se demander à quelles conditions doivent obéir les énoncés pour avoir du sens.
- Un énoncé qui ne serait qu'une suite de mots juxtaposés aléatoirement, bien que chacun des termes dont il est composé ait un sens, n'aura probablement pas lui-même de sens. Ex.: «chamelle en ne léopard extériorisé».
- La *syntaxe* est l'ensemble des règles de groupement des termes de la langue. Un énoncé est interprétable dans une langue s'il est sémantiquement et syntaxiquement bien formé.



# La représentation dans le langage

- On croit souvent que le sens d'un énoncé est déterminé par les seules règles de la sémantique et de la syntaxe. Cependant, un ensemble défini d'énoncés est comparable à une peinture. L'idée traditionnelle du réalisme tient à ce que toute œuvre d'art « représente » quelque chose. Aujourd'hui, tout l'art non-figuratif nous a convaincu que la copie de la réalité n'est pas la seule fonction de l'activité artistique.
- Un discours doit-il « représenter » quelque chose ? Comme les peintures, les **actes de parole** ne sont pas gouvernés seulement par l'intention de décrire des états de fait. C'est seulement une part infime du langage qui parle du monde « à propos ».
- La plupart du temps, l'intention qui produit la parole vise un effet qui n'est pas de la même nature qu'une information objective : blesser, séduire, obtenir, dissuader, critiquer, effrayer, amuser, exciter, endormir, etc.



# La pragmatique

- Le sens d'un énoncé n'est jamais la somme des sens des mots qui le composent. Le sens d'un énoncé est toujours « pour » un destinataire.
- L'étude *pragmatique* du langage nous apprend que les énoncés sont aussi des actes caractérisés par une certaine force. Toute une série de facteurs (le ton, le rythme, les contextes linguistiques ou non...) affectent la signification des actes de langage. Dire c'est faire ! (Austin)





# Texte : Austin

## Les énoncés performatifs

Toutes les énonciations que nous allons voir présenteront, comme par hasard, des verbes bien ordinaires, à la première personne du singulier de l'indicatif présent, voix active. Car on peut trouver des énonciations qui satisfont ces conditions et qui, pourtant,

- A) ne «décrivent», ne «rapportent», ne constatent absolument rien, ne sont pas « vraies ou fausses»; et sont telles que
- B) l'énonciation de la phrase est l'exécution d'une action (ou une partie de cette exécution) qu'on ne saurait, répétons-le, décrire *tout bonnement* comme étant l'acte de dire quelque chose.

Ceci est loin d'être aussi paradoxal qu'il semble, ou que j'ai essayé - un peu trop sommairement - de le faire paraître: on sera déçu, en effet, par les exemples que nous allons maintenant donner.

Exemples :

- (E. a) «Oui [je le veux] (c'est-à-dire je prends cette femme comme épouse légitime) » - ce « oui » étant prononcé au cours de la cérémonie du mariage.
- (E. b) «Je baptise ce bateau le *Queen Elisabeth*» - comme on dit lorsqu'on brise une bouteille contre la coque.
- (E. c) « Je donne et lègue ma montre à mon frère » - comme on peut lire dans un testament.
- (E. d) «Je vous parie six pence qu'il pleuvra demain».

Pour ces exemples, il semble clair qu'énoncer la phrase (dans les circonstances appropriées, évidemment), ce n'est ni *décrire* ce qu'il faut bien reconnaître que je suis en train de faire en parlant ainsi, ni affirmer que je le fais : c'est le faire. Aucune des énonciations citées n'est vraie ou fausse: j'affirme la chose comme allant de soi et ne la discute pas.



# Sens performatif

- Le langage ne doit donc pas être conçu seulement comme un véhicule de **sens empirique** mais également comme un véhicule de **sens performatif**.
- Dans ce dernier cas, l'acte de parole peut être compris indirectement, par une interprétation des circonstances environnementales ou est produite telle ou telle parole.



# Les sous-entendus, l'implicite

- Un énoncé est toujours interprété par son destinataire comme un acte qui dépend des circonstances.
- Par exemple, l'énoncé « *Il ne va pas très bien* » n'a pas le même sens à la sortie d'une fête où l'on parle de quelqu'un qui a visiblement trop bu et dans un couloir d'hôpital où il est question d'un patient cancéreux.
- Le sens « sous-entendu » (ou implicite) l'emporte parfois sur le sens « littéral ».



# Texte : Ducrot

## Dire et ne pas dire

Dans de nombreux emplois, l'énoncé *La situation n'est pas excellente* donne à penser qu'elle est franchement mauvaise. Mais un locuteur qui aurait prononcé cette phrase et se verrait accuser de défaitisme, peut toujours se retrancher derrière le sens littéral de ses paroles (« Je n'ai pas dit ça »), prétendre qu'on lui en fait dire plus qu'il n'a dit, et laisser à l'auditeur la responsabilité de l'interprétation. Le sous-entendu a ainsi la particularité — et l'incalculable avantage — de pouvoir toujours être renié.

Comment le locuteur découvre-t-il le sous-entendu, si celui-ci est extérieur au sens « littéral ». C'est toujours, selon nous, par une démarche discursive, par une sorte de raisonnement. Mais ce raisonnement ne peut pas avoir pour point de départ le seul énoncé (sans quoi le sous-entendu serait nécessairement impliqué par ce qui est dit, et impossible alors à renier). Il s'appuiera donc sur l'événement que constitue l'énonciation, sur le choix de l'énoncé par le locuteur à tel moment et dans telles circonstances. Le mouvement de pensée qui produit le sous-entendu nous semble du type « Si X a cru bon de dire Y, c'est qu'il pensait Z ». Z est ainsi conclu — c'est un troisième caractère des sous-entendus — non pas de ce qui a été dit, mais du fait qu'on l'a dit : « S'il me dit que la situation n'est pas excellente, alors que l'habitude est de donner des rapports favorables, c'est qu'il croit la situation vraiment mauvaise. »



## Fly Me To The Moon Music By Bart Howard

- Fly me to the moon and let me play among the stars,
  - Let me see what spring is like on Jupiter and Mars...
  - In other words: hold my hand,
  - In other words : darling kiss me.
- 
- Fill my heart with song and lett me sing for ever more,
  - You are all I long for, all I worship and adore,
  - In other words, please be true,
  - In other words : I love you.
- 
- L'interprétation de Diana Krall : 